

Une année polaire

De Samuel Collardey

Avec Anders Hvidegaard, Asser Boassen, ...

France – 30 mai 2018 – 1h34



Jeudi 6 septembre 2018 18h30

Dimanche 9 septembre 2018 11h00

Lundi 10 septembre 2018 19h00

Mardi 11 septembre 2018 20h00

Film après film, Samuel Collardey creuse son sillon, tout en renouvelant et en enrichissant son approche. Après *L'Apprenti*, *Comme un lion*, et *Tempête*, son quatrième long métrage le mène au Groenland. Avec *Une année polaire*, il rejoint consciemment ou non le maître controversé de cette forme hybride qui puise la fiction dans le véridique : Robert Flaherty*. Certes l'environnement sauvage a fasciné visuellement Collardey : les images sont sublimes. Mais c'est encore une fois au parcours individuel qu'il s'intéresse, toujours enraciné dans un contexte fort : la colonisation, la disparition d'une culture dans la mondialisation, la résilience des personnes et des communautés démunies. Samuel Collardey abolit les frontières entre documentaire et fiction. Après le prix d'interprétation à Venise (section Orizzonti) de Dominique Leborne dans *Tempête*, non professionnel qui recréait son propre rôle et son expérience «100% fiction» dans la série *Le Bureau des légendes*, le metteur en scène fait fi du contrat avec le spectateur : « Est-ce que ce que je regarde est vrai, ou est-ce qu'ils font semblant ? » Il nous embarque dans une épopée quotidienne du Grand Nord et c'est enthousiasmant :



Pialat chez Jack London. Comment son récit fabuleux peuplé d'animaux mythiques s'incarne dans le réel, vous le découvrirez dans le film et dans l'entretien passionné qu'il nous a accordé.

* Dans *Nanouk l'Esquimau* (1922), Robert Flaherty avait inventé une famille pour gagner la sympathie du spectateur, comme il transposait l'anachronique chasse au requin-pèlerin dans *L'Homme d'Aran* pour la dramatisation du tableau.

Que fait un film documentaire ? Il témoigne de ce que font les hommes. Depuis *L'Arrivée d'un train en gare de La Ciotat*, il enregistre la réalité sociale, étudiant les professions, les institutions et les arts. Outil anthropologique par excellence, il permet de scruter le *modus vivendi* et les conflits d'autrui. S'intéressant à la terre

entière, il peut adopter un point de vue humanitaire. Nourris de découvertes, bien des documentaires s'apparentent aux chroniques de voyage. Au regard de ces normes, *Une année polaire* semble, au premier abord, conforme ; le documentariste Samuel Collardey y suit un Danois qui commence sa carrière d'enseignant dans un village de la côte est du Groenland. (...)

Suivre Collardey, c'est s'aventurer dans des régions distinctes, dans la montagne du Jura, sur le littoral breton et vers les banquises nordiques. Les éléments et les saisons rythment les jours des hommes qu'il suit. Blond et candide, Anders est, sinon un héros, du moins le voyageur curieux de savoir et de vivre auquel le spectateur s'identifie. (...) L'hostilité des habitants des petites agglomérations envers les citadins réputés hautains est universelle. Devant le nombre d'enfants élevés par leurs grands-parents, nous partageons l'étonnement d'Anders. Eurocentriques et décidés à retrouver notre éthique à des milliers de kilomètres, nous sommes amenés à nous remettre en question. (...) En filigrane, le rapprochement du peuple et d'Anders serait-il parallèle à un mouvement vers une plus grande autonomie du Groenland par rapport au Danemark ?

A une distance respectueuse des Inuits par le plan américain, la caméra en mouvement constant, moyennant des trackings et des plongées, voire des images prises par un drone cible en alternance Anders solitaire et vues panoramiques sur la banquise. Victime silencieuse du réchauffement climatique, et de ce fait vivante, la neige devient un personnage menacé, à l'instar de la culture inuit, mélange de christianisme et des souvenirs des esprits. (...)

Positif, Eithne O'Neill

C'est avec une infinie douceur que le réalisateur Samuel Collardey décrit cette laborieuse mais victorieuse ascension vers la reconnaissance. Pour ce quatrième long-métrage solidement installé dans la réalité, il renoue tout en délicatesse avec les valeurs de transmission et de partage qui lui sont chères et qui valurent à son premier long-métrage *L'apprenti* de recevoir en 2008 de nombreux prix, dont celui de la semaine de la critique à la Mostra de Venise. Une fois encore, il fait preuve de son talent à saupoudrer ses propos d'une sensibilité habilement dosée et développe, entre humour et gravité, un récit qui touche droit au cœur d'autant que l'authenticité en est renforcée par un scénario (écrit en collaboration avec Catherine Paillé) en tous points documenté tout en fleurant bon la fiction. Les comédiens, tous amateurs, imprègnent d'une étonnante sincérité les liens qui relient les personnages les uns aux autres pendant que la caméra pose sur eux un regard tendre et crée avec le spectateur une complicité immédiate.

De cette aventure en territoire inexploré, il reste un voyage lumineux qui, en dit plus long qu'il n'y paraît sur la manière dont notre héritage culturel et familial façonne notre rapport aux autres.

Claudine Levanneur, aVoir-aLire.com

Le regard du Danois évoqué par cette femme est un regard de surplomb, ce regard que l'on peut adopter lorsqu'on pense apporter plus à quelqu'un qu'il ne peut en retour nous donner. On a l'impression d'observer tout bas, avec respect, mais la condescendance est là, sous une figure de bonne volonté. Anders demande : «*Est-ce qu'il y a des enfants qui n'ont pas à manger ?*» C'est là que le cinéaste français Samuel Collardey (...) arrive à jouer de plans qui accompagnent le mouvement de va-et-vient, de la méfiance à la confiance, du survol de paysages enneigés saupoudrant de son aveuglante beauté les dangers (climat, pauvreté, isolement) à la proximité des peaux et des mots qu'on laisse s'échapper avec franchise.

Quelques pas en arrière, un joli pas en avant, Collardey se laisse un an pour observer le village et l'arrivée de ce nouvel enseignant, puis se décide à filmer. Le récit est écrit, dirigé. Anders y joue son propre rôle. Un quadrille bien mené : le cinéaste reconstitue alors diverses péripéties qui ont permis à l'un (l'enseignant) et aux autres (le village) de laisser les suspicions de côté. Anders se rapproche d'un des enfants, le plus revêché : Asser. Il est fascinant de voir ce grand dadais décontenancé obligé de trouver un terrain d'entente face à des *kids* inuits hauts comme trois pommes qui se coupent les ongles de pied au couteau suisse et font semblant de tirer au fusil. Anders pense que tout est facile. Il doit abandonner cette idée. Il faut fabriquer des harnais pour les chiens de traîneaux avec de la peau de phoque, dépecer, tirer avec les dents.

Et tout le film avec lui, après étude du terrain, semble se laisser comme emporter par ce que ce peuple a à montrer, et non l'inverse. Anders abandonne ses idées préconçues, sa fierté, il apprend leur langue, il se laisse accueillir, il se laisse enseigner. Peut-être le film manque-t-il d'une certaine brutalité, quelque chose de vif qui s'attrape, branlant, à la volée entre deux plans malheureusement trop bien léchés, et quelques ours blancs si apprêtés qu'ils en feront couiner d'attendrissement plus d'un.

Jérémy Piette, Libération

Le héros, Anders, joue son propre rôle, ainsi que les enfants et les habitants qui l'entourent. Mais autant le réalisateur filme la magnificence du paysage immaculé, la nature hostile et souveraine, autant il élude la réalité du Groenland. Les maux terribles qui ravagent cette société (chômage, alcoolisme, violences familiales, inceste, taux de suicide élevé) sont réduits à quelques répliques, trop vite expédiées.

Jean-Claude Raspiengeas, La Croix

Prochaines séances : <u>Désobéissance</u> : jeudi 6 sept, 21h. dimanche 9 sept, 19h lundi 10 sept, 14h <u>Una questione privata</u> <u>Le poirier sauvage</u>	Court métrage : NEGATIVE SPACE – Animation - 5'30 – Max Porter, Ru Kuwahata L'espace qui est à combler dans une valise ou celui qui varie dans la relation unissant un fils à son père, inscrite au cœur même de la narration. Une bouleversante introspection saisit le personnage principal, qui a appris tant de choses de la part de son géniteur, notamment la façon d'agencer au mieux son bagage.
--	---

Carte d'adhésion valable de septembre 2017 à août 2018
Adhérer, c'est soutenir l'association
Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ * * Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :
Emboîné 6€ Normales 6,50€
(hors week-ends et jours fériés)